NAF

BI-MENSUEL
ROYALISTE

DU 21 AVRIL
AU 4 MAI 1976

6E ANNÉE

DIRECTEUR
POLITIQUE
B. RENOUVIN

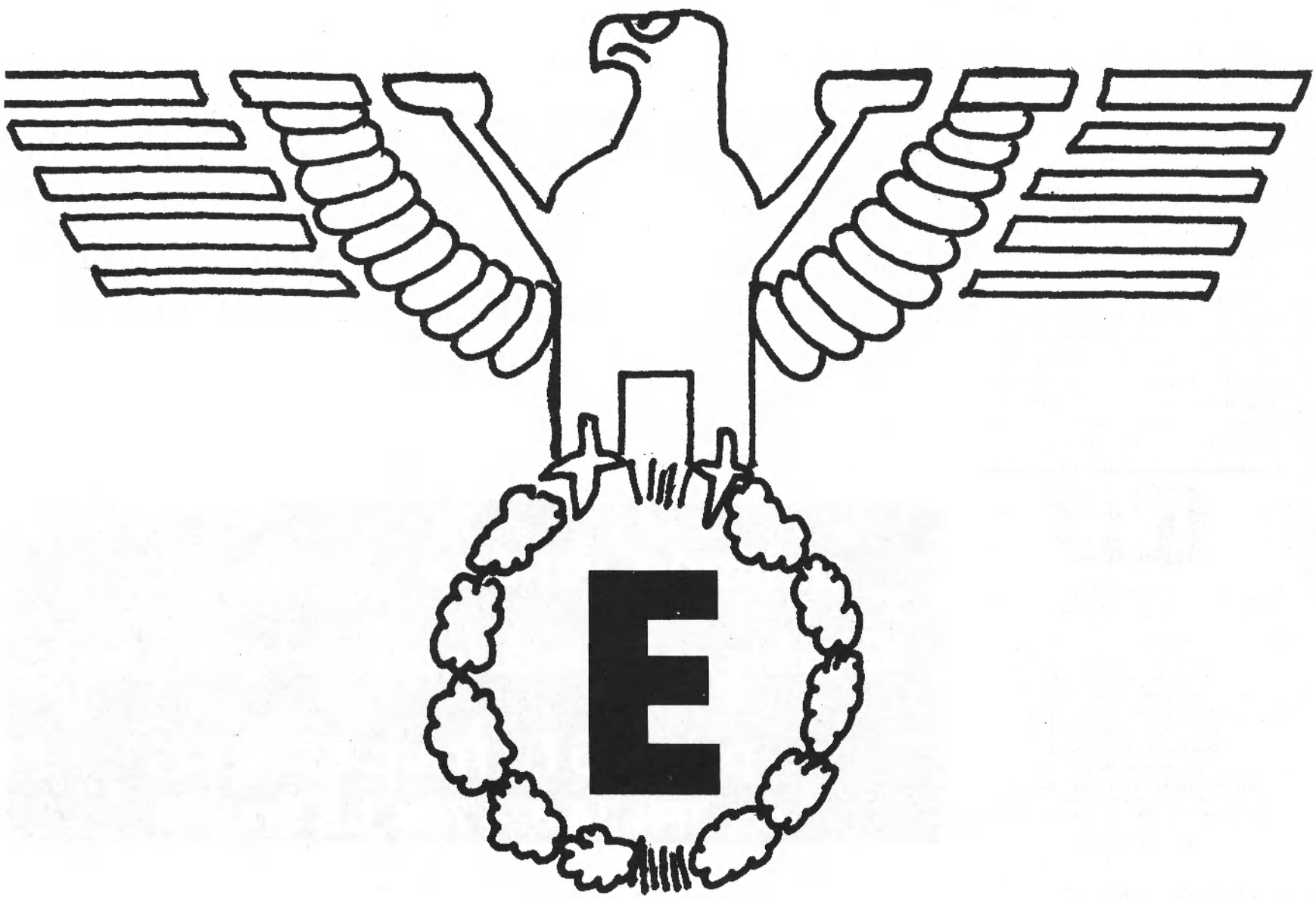
NOUVELLE ACTION FRANCAISE

n° 224 3 F

olivier clément
pages 6 et 7

europe :

le 4e reich



repères

La *page centrale* de ce numéro est consacrée à un entretien avec Olivier Clément qui survient après celui que nous avons eu avec Maurice Clavel ; la quête du sens, la redécouverte du sacré sont en effet les exigences latentes d'une jeunesse dont le ras-le-bol à l'égard de la société industrielle est chaque jour plus fort (notre *note sur les étudiants*).

Encore faut-il se méfier du sacré frelaté, de l'Ange qui singe Dieu, de l'ascèse des ténèbres qui se fait prendre pour la lumière (rubrique *Idées* de Gérard Leclerc). Et que penser de la relation par rapport au sacré du langage et de la forme éclatés? Hubert Charpentier a son idée bien précise là-dessus (chronique *Lettres* sur Max Ernst).

Moins philosophiques les chroniques *Lire* nous interpellent sur les structures de notre société. Jean-Pierre Lebel rendant compte du livre de Jean-Pierre Flandrin consacré à la famille d'ancien régime se demande quelle politique pour la famille est possible en 1976. Et Bertrand La Richardais revient à travers le dernier ouvrage du Général Gallois sur les incertitudes d'une politique de défense écartelée entre le poids des routines et les nécessités d'aujourd'hui.

Mais y a-t-il une politique de défense sans politique étrangère d'ensemble ? On peut se le demander alors que la France cède la première place en Europe à l'Allemagne (article de Michel Touron en *Chemins du monde*). Il est vrai que la caractéristique de nos dirigeants politico-économiques est la légèreté et l'insouciance comme le montre le *fait-divers de l'Olympic*.

Et quel jeu peut être le nôtre dans un contexte général de déliquescence et de décadence parsemé de germes porteurs de l'Esprit. C'est à la lumière de cinq ans d'expérience N.A.F. que Bertrand Renouvin examine cette question dans son *éditorial*.

NAF

Edité par S.N.P.F.
17, rue des Petits-Champs,
Paris (1er)
Téléphone : 742-21-93
Abonnement trois mois : 20 F
Abonnement six mois : 40 F
Abonnement un an : 70 F
Abonnement de soutien : 120 F
C.C.P. N.A.F. Paris 193.14 Z
Directeur de la publication :
Yvan AUMONT
Les illustrations et photos illustant ce numéro ont été fournies par le groupe audio-visuel et sont la propriété de la N.A.F.
Imprimé en France

la presse au crible

la reprise

C'est la reprise ! Aux Etats-Unis, en Allemagne comme en France. L'EXPANSION nous le dit, graphiques à l'appui. Il s'agit maintenant de trouver la bonne sortie. C'est là que les choses se compliquent. Car, comme l'explique Jean Boissonnat :

On ne dira jamais assez que la racine de la crise a été la brutale accélération de l'inflation dans les sociétés industrielles avancées. C'est elle qui a justifié la flambée du prix du pétrole. C'est elle qui a contraint les gouvernements à lever une armée de 20 millions de chômeurs pour essayer de tempérer la hausse des prix.

Avec une inflation persistante et désordonnée, il n'y a aucune chance de rétablir une relative stabilité des changes, comme on vient de le voir avec la nouvelle débandade monétaire. Donc, aucune chance d'avancer sur la voie de l'unité européenne. Il n'y a aucune chance d'atteindre l'objectif du VII^e^ Plan (5,7 % de croissance annuelle entre 1976 et 1980). Donc, aucune chance de réduire sensiblement le chômage et, en conséquence, peu de chances de mobiliser l'opinion pour d'autres réformes. La juxtaposition d'une hausse des prix rapide avec un chômage persistant conduit, inéluctablement, à un changement de majorité politique, changement dont personne ne sait — en France — s'il n'entraînerait pas un changement de régime et même un changement de société.

Aussi l'éditorialiste de **L'Expansion** propose-t-il le blocage autoritaire des revenus et des prix. Comme s'il suffisait de s'attaquer aux conséquences du mal. Comme s'il n'existait qu'une inflation par la demande. Bien décevant, l'organe du capitalisme « new look ».

merci "carrefour" !

Inflation ou pas, les spécialistes du grand commerce ont senti le vent. Ainsi le groupe « Carrefour », qui propose aux consommateurs de faire « l'apprentissage de la liberté », avec, en prime, une mouette pour faire joli. Comment cela ? En vendant, moins cher, des produits ne portant pas de marque. Cette idée géniale (et chère, puisque la campagne coûte 25 millions de F) n'a pourtant pas provoqué l'enthousiasme de Sylvain Gouz, du QUOTIDIEN DE PARIS :

Liberté... entendons-nous sur la portée de ce grand mot. Il ne s'agit pour personne, en tout cas pas pour vous, de renoncer à cet outil fondamental du marketing qu'on appelle la publicité. Votre campagne actuelle dans les différents media est là pour nous rassurer. Non ; si l'on comprend bien votre démarche, il s'agit d'utiliser la publiophobie comme argument publicitaire. Bravo aussi pour cette suprême habileté.

Et le consommateur dans tout cela ? Il y trouve certes son compte aujourd'hui : les produits libres sont moins chers... en tout cas pour le moment. Souhaitons qu'ils le restent. Souhaitons surtout que votre démarche ne constitue pas en définitive la dernière illustration du théorème de M. Boucicaut : « Un îlot de perte dans un océan de profits ».

Et puis, est-ce si nouveau ? Le libéralisme économique d'autrefois ne se résumait-il pas dans la formule du « renard libre dans le poulailler libre », et la liberté selon « Carrefour » n'est-elle pas avant tout destinée à... libérer ce grand magasin de ses concurrents ?

nos amis américains

La reprise tant attendue et si habilement récupérée par le grand capitalisme n'aura été d'aucune utilité pour « **Concorde** ». Sans doute quelques appareils sortiront-ils encore des chaînes françaises et britanniques. Mais, depuis le refus d'atterrissage à New York, son exploitation n'est plus suffisamment rentable pour que le programme soit poursuivi.

« **Donc on jette l'éponge** », constate François Dupuis dans le NOUVEL OBSERVATEUR :

La Grande-Bretagne accepte cet état de fait avec un flegme qui ferait honneur aux Britanniques si cet abandon ne coïncidait avec un déclin industriel qui lui interdit désormais toute prétention à l'échelon international. Pour la France, le problème est différent : le projet « Concorde » a coïncidé, au contraire, avec l'essor économique des années 1960 et a largement contribué à asseoir son image de grande puissance industrielle. Le métro de Téhéran, Moulinex à Singapour, Poclain à Houston, c'est peut-être grâce à « Concorde »... Pas étonnant, dans ces conditions, que tous les concurrents de la France sur les nouveaux marchés mondiaux aient eu intérêt à saboter l'opération. Sans parler, bien entendu, des Etats-Unis — dont l'interdiction d'atterrissage a été décisive — qui voyaient pour la première fois leur suprématie technologique battue en brèche.

Les grandes firmes américaines : Boeing, N.A.S.A., Lockheed, ont donc maintenant le champ libre. Elles sont déjà au travail sur les projets d'un appareil supersonique qui verrait le jour dans les années 1980. On s'apercevra alors que les prototypes made in U.S.A. **présenteront les mêmes inconvénients que ceux qui ont coûté à « Concorde » sa carrière : aucun constructeur n'envisage de pouvoir construire avant au moins une quinzaine d'années des réacteurs moins « gourmands » et moins bruyants que ceux qui équipent « Concorde ».**

Le « Défi américain » est décidément celui du requin...

Jacques BLANGY

philippe vimeux

le comte de paris ou la passion du présent

prix 26 f (franco 29 f)

ccp IPN 34 874 76 A La Source

olympic braderie

● A qui profite le « naufrage » de « l'Olympic » ?

Ouessant ou le dépaysement. Ouessant ou 1 500 hectares de lande divisés par une multitude de murets de pierres sèches en 50 000 parcelles ! — 1 500 hectares parsemés de maisons en ruine dressant au vent leurs seuls pignons (ici aussi la chute de la démographie a eu de terribles conséquences...). Une île oubliée à 50 km de Brest et qui ne s'anime qu'en été, lorsque le « Bugel Eussa » (l' « Enfant d'Ouessant ») et quelques autres bateaux, jettent jusqu'à 1 000 touristes par jour sur cette terre qui n'est pas faite pour eux ; trop ventée — trop sauvage — trop isolée !

Et puis soudain voilà Ouessant à la une !

Il a fallu qu'un pétrolier géant, l' « Olympic Bravery », s'échoue sur sa côte nord, sa côte rocheuse, pour que brutalement l'île et les îliens passionnent les amateurs de sensationnel. Et les journalistes de se déchaîner ! Reprenons les titres, ce ne sont que des « drame », « catastrophe », « colère » ; pensez-donc, le « Torrey Canyon » ne fait pas naufrage tous les jours pour qu'on laisse passer une si belle occasion ! Il est vrai que le spectacle est impressionnant et que la vue de ce bateau de plus de 300 mètres de long, cassé en deux, le pont arrière à demi immergé, a quelque chose de saisissant.

LES NOUVEAUX PILLEURS D'EPAVES

Mais en réalité, y a-t-il véritablement « drame » ? Des citernes se sont écoulées environ 450 tonnes de pétrole, et les rochers avoisinants ne sont pas jolis ; mais seulement sur un à un kilomètre et demi !!! Cent hommes du 6e Génie d'Angers s'emploient à nettoyer le secteur ; à grand renfort de matériel qui, bien souvent, semble parfaitement inutile. Ainsi à quoi peut bien servir le magnifique pont de singe érigé sur place ! et la route en construction alors que le seul matériel efficace (pelles, poubelles plastiques pour le dégagement du pétrole collé aux rochers) est à l'œuvre, sur place depuis déjà longtemps ? Certains ont évoqué le préjudice causé aux pêcheurs. Qu'ils sachent que l'île ne vit pas de la pêche (4 à 5 personnes sur 1 450 — la majorité des hommes travaillant pour la marine marchande et la marine nationale) et que la nappe n'a touché qu'un endroit de l'île et ne s'est absolument pas répandue ailleurs. Avec un sourire amusé, un Ouessantin déclare : « *On ne pourra plus ramasser le petit goémon à cet endroit...* »

Et puis avouons que le naufrage de l' « Olympic Bravery » est intéressant pour certains nouveaux « *naufrageurs* » : quelques épaves repêchées bien sûr, mais aussi 100 militaires à nourrir, des curieux (en nombre !) à accueillir et surtout, de l'avis même du maire, une fameuse publicité ! Le paradoxe surprend... Le navire sera très difficile à dégager, et c'est tant mieux pour le tourisme ! Peut-être vendra-t-on du pétrole en boîte, cet été : « *Souvenir de l'Olympic Bravery* » *!!!*

L'exploitation politique de l'affaire était inévitable, et se fut l'occasion de réaliser de bons mots ; ainsi M. le Pensec, député socialiste dans une question au gouvernement parlait de « *la politique de la serpillière* » ! On prétend aussi que l'affaire doit une partie de son retentissement aux bons soins du maire (proche du PC) qui a, par ailleurs, déposé une plainte contre X ! Quand on pense que la grande majorité des plages finistériennes appartiennent à des municipalités « bien pensantes » « *qui auraient veillé à ne pas trop ébruiter l'affaire...* » Ainsi chacun semble trouver son compte autour de l'épave gigantesque, et c'est bien là le véritable scandale.

ARMATEURS OU MARGOULINS ?

N'importe quelle compagnie (en l'occurrence la Kirton Panama S.A., compagnie libérienne ayant son siège à Monaco et filiale du groupe Onassis) pourra-t-elle donc se débarrasser à son aise de tout pétrolier encombrant, en espérant jouer les assurances ? Car en effet bien des aspects de ce naufrage apparaissent plus que louches.

Voilà un navire qui, faute de fret, peut-être, et à cause de « *défauts de fabrication* », sûrement, ne faisait pas l'affaire de l'armateur qui, après avoir longuement tardé à en prendre possession, se décide à le faire désarmer en Norvège ; et précisément au sortir du carénage, le malheureux tanker vient s'échouer sur des rochers bien connus, inexplicablement... après avoir refusé l'aide proposée !

Quoi d'étonnant à ce que les experts maritimes se penchent attentivement sur ce cas... bizarre !

Qui, dans cette triste affaire, aura le plus triché ? L'armée prenant son temps pour réparer les dégâts et profitant de la sortie pour faire quelques exercices pratiques superflus pour l'île mais utile à l'entraînement ? Les Ouessantins « *indidignés* » faisant leurs comptes en soupirant lorsque passent ces lourds camions kakis, fort bruyants et poussiéreux ? Les journalistes et reporters de tous poils amplifiant les dégâts pour satisfaire la curiosité morbide du public ? Les politicards en quête des voix du même public et saisissant l' « *occasion* » ?

Ou bien ceux qui n'hésitent pas (peut-être, et l'enquête le prouvera-t-il ?) à sacrifier un navire, avec tous les risques que cela comporte, parce que cela est plus rentable que de le faire désarmer ? Il faut également savoir que le ministre de l'Intérieur, homme fort compétent, a déclaré que « *l'Etat ne pouvait intervenir que si le bateau était considéré comme épave* » (avis aux amateurs !) et que, face à une question aussi importante il fallait créer un « *organisme interministériel d'intervention* » *!!!* (nous sommes sauvés !!!).

Tout cela serait comique si l'on n'y percevait une insouciance criminelle : quelques oiseaux, trop de poissons et trois hommes (l'équipage d'un hélicoptère) sont morts à Ouessant...

Rémy Le BRAZ

adapter l'université à l'économie ?

A l'heure ou sont rédigées ces lignes on ne peut encore savoir quelle extension va prendre finalement le mouvement de grève dans les Universités. Notons simplement que la coupure des vacances n'a pas suffi à le désamorcer et que le « ras-le-bol » étudiant dépasse sensiblement le cadre du traditionnel charivari de fin de trimestre.

Nous voudrions pour l'instant poser une question : le gouvernement et le patronat font valoir que l'Université doit cesser d'être une usine à chômeurs et doit s'adapter aux nécessités économiques. Affirmation dont la véracité est évidente. Encore faudrait-il que le patronat lui-même connaisse ces nécessités. Or de son propre aveu, il est incapable de savoir quelle sera dans cinq ans la structure de l'emploi : les modes arbitraires en matière de valeur donnée aux diplômes, l'obsolescence des techniques non justifiée par la rationalité économique, la joyeuse incompétence du haut management du système industriel, ne sont-elles pas des causes au moins aussi importantes du blocage universitaire que la sclérose (souvent réelle) des enseignants ?

J.P. L.

les chemins du monde

luxembourg : l'abandon du projet français

Luxembourg a consacré la fin du leadership français en Europe et le début de la prépondérance politique et économique de l'Allemagne.

Habituellement, lors d'un « **sommet** » européen, les journalistes français étaient assaillis par plusieurs centaines de leurs confrères de la Communauté et d'Amérique qui leur demandaient inlassablement : « **Que pense Giscard ?** », « **Que veut-il faire ?** ». Lors du conseil européen de Luxembourg, en revanche c'est la presse d'outre-Rhin qui a été très entourée : tout le monde voulant connaître les intentions d'Helmut Schmidt.

Cette anecdote mineure a cependant une valeur symbolique : Luxembourg a consacré la fin du leadership français en Europe et le début de la prépondérance politique et économique de l'Allemagne.

On pourrait penser que l'effacement de notre pays est surtout lié au sévère échec de la majorité lors des élections cantonales. C'est en partie vrai. Depuis dix ans on dit aux Allemands : « **On vous payez pour les catégories sociales en perte de vitesse en France ou vous laisser l'Union de la Gauche arriver au pouvoir** ». Ils s'aperçoivent maintenant que l'un pourrait bien ne pas empêcher l'autre. Et de toute manière ils se sentent maintenant suffisamment forts pour ne pas redouter l'arrivée au pouvoir dans notre pays d'un gouvernement à participation communiste.

Mais surtout nos partenaires sont en train de prendre Giscard pour ce qu'il est : un homme léger et inconsistant.

L'INCONSISTANCE GISCARDIENNE

L'affaire du Parlement européen en est une bonne illustration. Dans un premier temps, M. Giscard propose une élection au suffrage universel. Aussitôt toute la classe politique européenne d'exulter : voici un beau gâteau pour tous les politiciens de la Communauté. Et les Abelin français, belges, italiens ou allemands de se dire : une Assemblée élue par plus de cent cinquante millions d'électeurs aura plus de prestige que nos Parlements nationaux souvent défraîchis. C'est elle qui doit diriger l'Europe des combinazione et des délices d'intrigues de couloirs.

Dans un deuxième temps, Giscard s'aperçoit que les chefs de gouvernements, si européens soient-ils verbalement, ne tiennent nullement à voir leurs pouvoirs réduits par la présence d'une Assemblée de grande envergure à Strasbourg. Alors il déclare que le Parlement européen ne devra avoir qu'un rôle consultatif : attitude parfaitement contradictoire avec l'idée d'élection de celui-ci au suffrage universel ! Le pouvoir réel, pour l'ancien maire de Chamalières devrait être exercé par le Conseil européen composé des chefs d'Etat. Troisième temps, Giscard s'aperçoit à Luxembourg que ledit Conseil européen est en désaccord sur tout. Il suggère donc que ses rencontres périodiques se limitent... à des échanges de vues. Réaction de nos partenaires : ce n'est pas la peine de déplacer périodiquement neuf chefs d'Etat ou de gouvernement pour un travail que les ministres des affaires étrangères suffisent amplement à remplir. Bref, Giscard, loin de faire figure de pilote flegmatique et assuré du navire France a donné plutôt la fâcheuse impression du bouchon de liège ballotté par la houle de la mer.

L'ABANDON DU PROJET FRANÇAIS

Ceci est éminemment regrettable à un moment où les ambitions allemandes deviennent démesurées. L'Europe unie n'existe pas, tout le monde le sait sauf M. Jean Monnet. De Gaulle l'ignorait moins que quiconque. Il avait accepté de laisser se construire le Marché commun dans la mesure où il était une simple agence de coopération économique doublée d'une alliance entre Etats qui faisait la part belle à la France. La France de De Gaulle, inférieure à l'Allemagne sur le plan économique et démographique, la surclassait par l'existence d'un projet politique original et cohérent. Face à ce projet les gouvernants de Bonn étaient paralysés par leur situation de puissance vaincue en 1945 et par le halo de culpabilité — dû au nazisme — qui entourait l'Allemagne.

Or le projet politique français, maintenu tant bien que mal sous Pompidou, n'existe plus avec Giscard. L'hôte de l'Elysée veut copier la démocratie libérale avancée et décadente mode suédoise. Cela s'est traduit par des réformes notamment en matière de mœurs qui nous ont fait imiter les Allemands dans ce qu'ils ont de pire ; alors qu'il y a cinq ans, la dénatalité germanique aidant, nous pouvions espérer rattraper démographiquement nos voisins pour la fin du siècle, nous venons de nous engouffrer à notre tour dans le refus panique de la vie.

Mais en revanche nous ne nous mettons pas à l'école de l'Allemagne en matière économique : nos structures industrielles archaïques, l'absence de tout consensus social nous interdisent de maîtriser l'inflation et nous ne relançons très provisoirement nos exportations que par cette dévaluation déguisée qu'est la sortie du serpent monétaire.

VERS UN NOUVEAU PANGERMANISME

Dans le même temps l'Allemagne cesse d'être un nain politique. La culpabilité post-nazie a disparu comme en témoigne le renouveau équivoque du culte de Rommel. Tournant les accords de Paris elle est en train de se procurer discrètement (au Brésil et en Afrique du Sud) des éléments d'une future arme nucléaire. Et elle est saisie à nouveau par un vertige de puissance qui se traduit par son impérialisme économique et par la morgue de M. Schmidt dans les conseils européens.

L'effacement relatif de l'Amérique la conduit à encourager le développement de par le monde de sous-impérialismes régionaux : Japon, Iran, Brésil. L'Allemagne se voit confier ce rôle pour l'Europe occidentale.

Il est temps qu'il y ait à nouveau en France un Etat digne de ce nom pour barrer la route au nouveau pangermanisme, car on ne peut compter pour cela sur ces pays déliquescents que sont l'Angleterre et l'Italie.

Michel TOURON

RELIEZ VOTRE COLLECTION

Véritable instrument de travail, votre collection de la **Nouvelle Action Française** n'est utilisable que si elle est d'une consultation pratique. Nous mettons à votre disposition une reliure à tringles, recouverte de toile bleu-roi, frappée au dos du sigle de la N.A.F. en doré. Chaque reliure permet de contenir une cinquantaine de numéros de la N.A.F.

Format extérieur 26 × 33 cm (épaisseur 11 cm), fournie avec 52 tringles chacune.

La collection complète de la N.A.F. tient en cinq reliures (nos 50 à 90 - nos 91 à 137 - nos 138 à 187 - nos 188 à 238). Les numéros 1 à 49 de la N.A.F. tiennent sans problème dans la reliure malgré leur petit format.

Nota : La même reliure peut être utilisée pour relier la collection d'**A.F. Université** (nos 137 à 175).

Prix de vente : 30 F (franco 35 F).

par
gérard
leclerc

l'ange

Enfin, voici venir l'ange. Ce n'est pas trop tôt : car depuis presque dix ans éclate le désir de révolution, et Rimbaud est invoqué. Soyez réalistes, prenez vos désirs pour des réalités. Il y avait plusieurs façons de lire ce manifeste des jeunesses sauvages qui firent trembler l'Etat avec quelques pavés et des mots dérisoires. La façon surréaliste, qui est celle du rêve léger, celui qui s'estompe sans douleur et a peu de chance de provoquer les réveils brutaux. La manière chimique et narcotique : inutile d'insister. Enfin la seule convenable, qui discerne les signes d'une transcendance, approche d'une vérité « *qui peut-être nous entoure avec ses anges pleurants* », ou plus brutalement produit le déchirement de l'absolu. Car Rilkes l'affirme : « *Tout ange est effrayant* » ; et encore : « *... que l'un d'eux soudain me prenne sur son cœur : trop forte serait sa présence et j'y succomberai* ».

Que la contestation ou la révolte aient été proches de cela, beaucoup n'y voyant que chienlit le nieront obstinément, niant du même coup que le désordre absolu contre lequel ils s'insurgeaient au nom de l'ordre ait pu participer de la révolution satanique dont parlait Joseph de Maistre. Il y a deux façons en effet de viser l'absolu, celle des armes de lumière et celle de l'usage rebelle du « non serviam » qui peut prendre l'apparence de l'ange de lumière. Mais à l'inverse, sous le langage impie, provoquant, dévastateur de la rebellion peut s'affirmer un mouvement vers l'être, un désir absolu. Cette seconde hypothèse, Maurice Clavel l'adopta, on le sait, pour 68. Il vit dans la révolte se révéler le grand refoulé de plusieurs siècles d'histoire et de culture, refoulé qui s'exprimait névrotiquement, esprit non reconnu. Depuis huit ans, il n'a pas varié là-dessus, et dans notre dernier numéro il nous présentait ses preuves. Surtout la dernière en date, le témoignage étonnant de ces « maos », méditant dans leur retraite d'Auxerre une révolution du côté de l'Etre, Guy Lardreau et Christian Jambet, auteurs de « *l'Ange* », ontologie de la révolution... (1)

LES DEUX REVOLUTIONS CULTURELLES

Je ne tenterai pas de reprendre toute la trame de ce livre parfois ardu, d'autant plus qu'étranger à la pensée de Lacan souvent invoqué je risquerais des faux sens ici ou là. Le mieux est donc d'aller à l'essentiel et de condenser le débat. La révolte est-elle possible ? N'est-elle pas vouée à l'échec, ses victoires ne signifiant que l'avènement du nouveau maître et l'effacement du rebelle, lui-même parfois devenu maître. On sait les mésaventures du prolétariat. Précisément, si Jambet et Lardreau sont devenus maoïstes, c'est qu'ils avaient déjà fait le constat de l'échec marxiste classique pour mettre leurs espoirs dans la révolution de Lin Piao, la révolution culturelle. Malheureusement pour eux le maréchal disparut un jour par un miraculeux accident d'avion. Et le rêve s'envola ?

De cette épreuve cuisante, nos « maos » ont puisé une nouvelle vigueur pour oser penser jusqu'au bout la révolution culturelle. Tout d'abord par une réflexion généalogique sur l'histoire : comment la révolution se perdit dans le marais de l'idéologie. Un parallèle étonnant s'imposait à eux. A la « folie-Lin Piao », ils ne voyaient qu'une expérience analogue : celle des pères du désert « *cette foule hallucinante dont grouillent les déserts d'Orient, ces moines à l'estomac rongé, au corps labouré de chaînes... mangés de vers et de charogne, ces fous volontaires...* »

Quoi, comment, qu'est-ce ? Oui, c'est bien cela. Pour Lardreau et Jambet entre les deux révolutions culturelles, la « chrétienne » et la « maoïste » il y a la même impossible ambition qui explique leur récupération par l'idéologie, c'est-à-dire par le maître à travers un discours qui assure sa domination. Et peu importe qu'il y ait eu changement dans les rapports de production, puisqu'il y a de nouveau des maîtres, des nouveaux maîtres. Mais il faut préciser, avec les points sur les i, quitte à provoquer des cris de toutes sortes : « *Les thèmes essentiels de la révolution culturelle, on peut, nous semble-t-il, les regrouper sous deux chefs majeurs, dont on voit qu'ils sapent en effet la possibilité même de la maîtrise : le rejet radical du travail, la haine du corps et le refus de la différence sexuelle... comme l'abolition du sexe lui-même.* » Tout simplement, et d'une façon plus lapidaire, cette formule tirée de la présentation au dos de la couverture du livre et qui a l'allure d'un manifeste : « Le Rebelle sera par-delà le sexe ou ne sera pas ».

CETTE PRETENDUE LIBERATION SEXUELLE

Il faut quand même le faire ! A une époque où il n'est bruit que de révolution sexuelle, libération par le sexe, économie libidinale, où « *les chrétiens n'ont plus peur du sexe* », deux énergumènes à l'avant-garde de toutes les libérations nous disent : foutaises ! Et de s'engager dans une étude magistrale de Sade pour montrer comment l'entreprise du divin marquis n'a qu'un sens : le maître ne peut être menacé, parce que nul n'est plus barbare que lui. Esclavagisme sérieux, rationnel, et dont on ne sourit qu'à moitié lorsqu'on songe au mot de cette dinde très parisienne à la sortie de « *Portier de nuit* », ce film où une ancienne déportée se laisse aller au sadisme de son ancien bourreau : « *J'ignorais que la période des camps avait correspondu à une telle libération sexuelle !* » Ce qui réjouit tout à fait le cuistre Lyotard dont le compte est également réglé par Lardreau et Jambet, avec sa « *jouissance de Tramoni égale à celle d'Overney...* »

Lacan dans la suite rigoureuse de Freud explique la sottise de cette prétendue libération. La répression ne vient nullement du corps social, de la société castratrice, elle est structurelle, originelle. Conséquence : il est vain de se révolter, de vouloir se libérer ? Non pas, c'est là qu'intervient l'Ange : « *D'un côté le plaisir, de l'autre pas même la béatitude, quelque chose d'encore innommé, que nous avons dit désir sous la pression de la langue, qu'il nous faudra forcer pour qu'elle livre un nom. Mais l'Ange est anonyme, ou polyonyme. Nous ne le dirons qu'à travers des métaphores négatives. Ainsi le pseudo-Denys voulant dire ce qu'est Dieu. Théologie négative.* » L'emploi du langage religieux n'est pas fortuit, pas plus que le recours à cette érudition patristique que l'on ne s'attendrait pas à retrouver dans un discours maoïste. De même, les retrouvailles avec Pascal, dans une méditation sur le pari.

LES PIEGES DU MANICHEISME

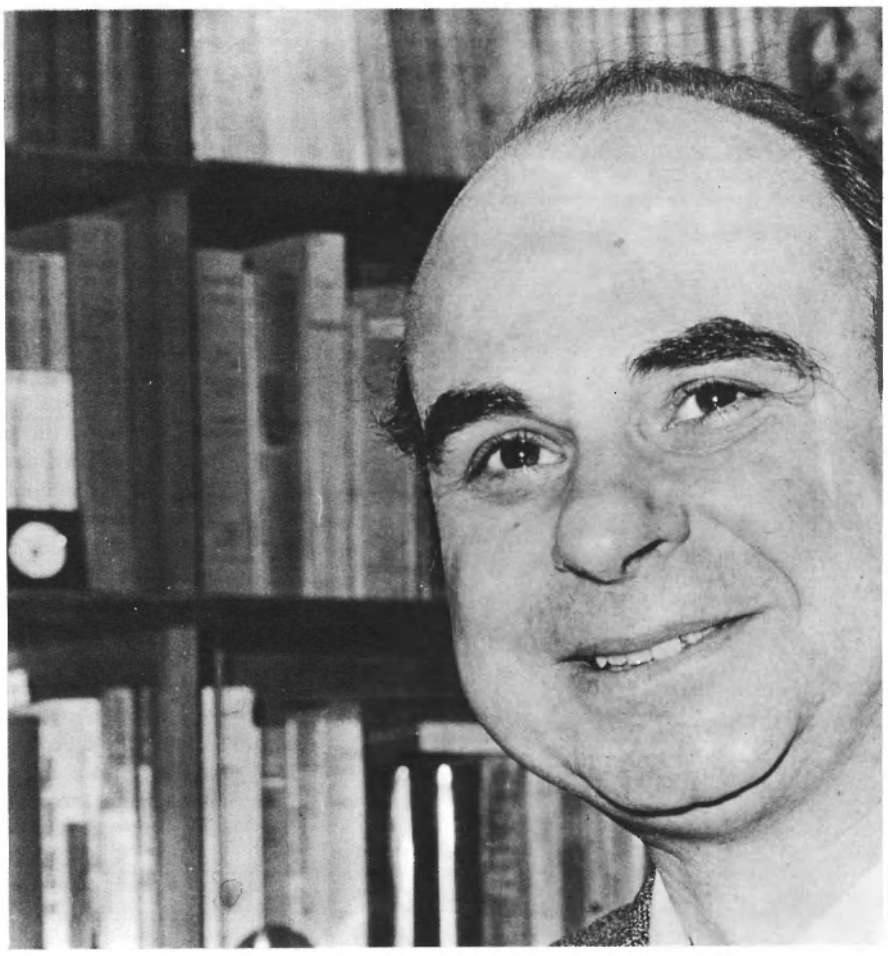
Car finalement c'est bien d'un pari sur l'ange qu'il s'agit. Pari pour un « *autre* » désir, pour une « *autre* » histoire, où enfin il y ait place pour le rebelle qui ne se transformerait pas en maître. On dira, on ne manque pas de dire : c'est complètement dingue ! Certes, mais les chrétiens prêchaient aussi une religion, folie aux yeux du monde, certains s'y faisaient eunuques pour le nouveau royaume. Alors, c'est pire, dira-t-on, puisqu'il s'agit de la grimace du royaume. Là, je ne contredirai pas, mais je poserai quelques questions. Cette transposition de l'eschatologie chrétienne au niveau du destin temporel de l'humanité aboutit au manichéisme : d'un côté le mal, le maître qui jouit de sa possession, de l'autre le rebelle qui s'écarte de la jouissance. On pourrait longuement disserter sur le manichéisme, son impossibilité métaphysique, mais puisqu'il s'agit de l'histoire, il vaut mieux se demander si le pari engagé ne signifie pas sa fin pure et simple, la réalisation *hinc et nunc* du royaume du Christ où il n'y aura plus ni homme ni femme. La révolution culturelle, c'est très joli mais cela suppose la fin des rapports sociaux, rapports de filiation, rapport de travail où le bien au mal est inévitablement mélangé, rapports conjugaux, etc. Et puis tout le mal est-il du côté du maître ? N'y a-t-il pas une paternité libératrice où le rapport d'autorité n'est pas possession, comme un rapport de maître à élève qui est le contraire du rapport maître-esclave ? N'y a-t-il pas aussi dans la volonté du rebelle d'échapper à la maîtrise un orgueil farouche qui implique le complet repli sur soi ?

Donc, politiquement, historiquement, c'est dingue. Reste la figure de l'Ange, cet appel métaphysique, cette déchirure avec le monde, le mal. Alors là, c'est très sérieux. Car si la révolte a un sens, c'est du côté de l'absolu, d'une transmutation, d'une conversion. La politique y trouverait sûrement son compte mais pas avant que la révolte ne se soit transformée radicalement, qu'elle soit passée du refus à l'Etre.

Gérard Leclerc.

(1) **L'Ange.** Collection « Figures » dirigée par B. H. Levy chez Grasset.

olivier clément : le retour du spirituel



Agé de cinquante-deux ans, Olivier Clément est agrégé d'histoire et enseigne au lycée Louis-le-Grand. Né dans un milieu athée, il s'est converti à l'orthodoxie à la fin de son adolescence.

Professeur à l'Institut de Théologie Orthodoxe de Paris, il a notemment écrit « Dialogues avec le patriarche Athénagoras » (Fayard 1969), « Questions sur l'homme » (Stock 1972), « L'esprit de Soljenitsyne » (Stock 1975) et « L'autre soleil » (Stock 1975).

NAF . **« L'Autre Soleil » est une « autobiographie spirituelle ». Pourtant, vous dites dans l'introduction que vous n'aimez pas parler de vous.**

Olivier Clément : C'est vrai, mais le sous-titre « autobiographie spirituelle » est de mon éditeur. Le livre a une origine très simple. Il y a un an, un groupe de jeunes me demanda quel pouvait être un itinéraire spirituel dans un monde apparemment sans Dieu. Plutôt que de leur répondre par un discours abstrait, j'ai écrit une vingtaine de pages pour leur raconter comment, né dans un milieu athée, j'ai été entraîné dans un cheminement vers la Vérité fondamentale. Mon éditeur m'a demandé de développer ce texte et je suis content de voir que de nombreux jeunes trouvent dans « L'Autre Soleil » des repères dans cette quête spirituelle qui les touche en nombre croissant.

NAF : **Comment se caractérise cette quête spirituelle ?**

Olivier Clément : En 1968-1969, il y a eu une grande exigence spirituelle qui a été bloquée par les formulations idéologiques dérivées des synthèses athées du XIX[e] siècle : freudo-marxisme assaisonné notamment d'un peu de Nietzsche. Ceci a maintenant disparu, et on trouve chez les jeunes une grande disponibilité à tout témoignage véritablement vécu.

D'ailleurs les jeunes ne savent guère ce qu'est le christianisme. Ils croyaient le savoir voici quelques années et cela les ennuyait. Maintenant qu'ils l'ignorent, ils peuvent être intéressés par une évangélisation très traditionnelle, très humble et profondément vécue. Enfin, ces jeunes ne séparent pas le destin de la personne de celui de la société — voire de l'univers. Ils ont un sens aigu de la mort individuelle mais aussi de la possibilité d'un suicide collectif de l'humanité : leur requête écologique remet en cause le prométhéisme qui a triomphé en Occident depuis deux siècles dans les sociétés libérales comme dans les pays marxistes.

NAF : **Mais ce rejet ne conduit-il pas au nihilisme ?**

Olivier Clément : Certainement. Le rejet du Goulag et de la société des machines désirantes où l'on consomme pour produire s'accompagne, depuis Hiroshima, du sentiment que les hommes peuvent globalement mettre fin à leur existence. D'où le nihilisme, dont Boutang donne une très bonne définition dans **L'Ontologie du secret** : c'est la rupture du hile, c'est-à-dire du pédoncule qui relie chaque graine à la gousse. Ainsi, on a aujourd'hui l'impression que les graines ne sont plus reliées à un organisme vivant. Les jeunes le pressentent et se posent avec acuité la question du sens.

NAF : **Il aura donc fallu aller jusqu'à la mort de l'homme pour que le problème ressurgisse ?**

Olivier Clément : En effet. Même des écrivains post-marxistes comme Castoriadis pressentent qu'une culture ne peut être fondée que sur une grande vision. Mais pour Castoriadis cette vision sort du néant. Alors que, pour un chrétien, chaque culture exprime une possibilité de l'Etre...

NAF : **On touche là au drame de la société industrielle, la première dans l'histoire à ne pas se fonder sur un sacré mais sur des structures de production...**

Olivier Clément : Oui, mais en même temps c'est la révélation biblique qui a rendu impossible une fusion de l'humain dans le divin. Que nous le voulions ou non, nous sommes engagés dans l'aventure du divino-humain. Les sociétés archaïques étaient fondées sur un sacré plus ou moins fusionnel et sur l'absence d'histoire — remplacée par un temps cyclique qui dissout l'homme dans un impersonnel.

La Révélation chrétienne a apporté l'union du divin et de l'humain « sans séparation et sans confusion » pour reprendre la formule du concile de Chalcédoine. Le Moyen-Age a eu peut-être trop tendance à mettre l'accent sur le divin en écrasant l'humain. Mais l'époque moderne ne conserve que le côté « humain » de la révélation chrétienne, sans voir qu'il existe seulement en s'appuyant sur la réalité divine. Rien d'étonnant, dès lors, si l'on aboutit à la mort de l'homme après avoir proclamé la mort de Dieu.

Il nous faut retrouver le moyen d'assumer à la fois certains éléments de la rationalité moderne et certains aspects des mythes archaïques vécus dans une perspective de communion — et non de fusion — et, en ce qui concerne la nature, de transfiguration.

NAF : **C'est cet itinéraire que vous avez vécu...**

Olivier Clément : Je suis issu d'un milieu athée qui, de surcroît, avait rompu avec la culture paysanne par l'exode à la ville. Cette rupture a provoqué chez moi un désir d'approfondissement qui s'est d'abord exprimé au travers d'une quête historique. Et j'ai découvert une certaine dimension spirituelle au travers de certains témoignages de sagesse, de poésie, de mystique orientale et occidentale.

J'ai alors vécu un déchirement. D'une part j'étais attiré par les expériences mystiques de l'Orient non chrétien (l'Inde surtout), par cette espèce de saturation de sacralité qui se retrouve dans chaque geste, chaque démarche, chaque instant. Ces expériences rejoignaient mes intuitions d'adolescent méditerranéen. Mais par ailleurs, j'entamais une réflexion sur la France. C'était à la fin de mon adolescence, pendant la guerre.

alors que je participais à la Résistance. J'avais été frappé, par exemple, par la tradition du portrait français : le visage français ne se résorbe pas dans un impersonnel. Il se délivre, s'ouvre tout en se réservant pour permettre une certaine rencontre. De même le paysage français : l'homme y imprime sa marque et en même temps exprime la vraie beauté du monde pour en faire offrande à Dieu, un Dieu personnel.

Tout cela contrebalançait en moi l'attirance vers le sacré fusionnel oriental. Finalement, j'ai trouvé la clé de cette contradiction dans le dogme de la Trinité tel qu'il est vécu d'une manière aiguë par les grands théologiens orthodoxes. Dans la vie divine, au secret même de l'abîme et de l'origine, il y a à la fois unité totale et différence totale. Et cette unité totale dans la différence totale, nous la retrouvons en l'homme qui est l'image de Dieu.

On ne peut donc parler de l'homme comme individu séparé, à la manière de l'Occident libéral et post-chrétien. Il n'y a qu'un seul homme. En Christ, nous sommes tous membres les uns des autres. Et en même temps, chacun est unique, à la mesure même de l'unité. Chacun est illuminé par une flamme du Saint-Esprit.

NAF : **Et c'est le christianisme oriental que vous avez rencontré ?**

Olivier Clément : Oui, mais curieusement je ne l'ai pas ressenti comme oriental. Les théologiens que j'ai connus, nés en Russie, avaient surtout vécu en France et étaient devenus très Français. Mais ils ont insufflé une autre dimension dans la spiritualité française. Ils ont refait émerger tout un sous-sol spirituel qui est d'ailleurs celui de l'Eglise indivise. Après tout, la théologie cistercienne du XII[e] siècle ou l'art roman sont imprégnés de pensée patristique aussi bien latine que grecque.

NAF : **Et ce contact avec le monde orthodoxe est un contact avec les origines de la pensée chrétienne ?**

Olivier Clément : C'est certain. La grande tradition patristique s'est étendue sur tout le premier millénaire en Orient. Toutes sortes d'aspects de cette patristique (la christologie énergétique, l'icône, la déification) n'ont pas été assimilées par l'Occident. Il faut que cette rencontre se fasse maintenant.

NAF : **A quel époque se situe le renouveau théologique de l'Eglise russe ?**

Olivier Clément : Le XIX[e] siècle est l'époque des grands théologiens slavophiles encore que Dostoievski leur soit supérieur. Mais le grand renouveau date du XX[e] siècle, avec des hommes comme Berdiaev et Boulgakov qui, passés par le marxisme, ont compris qu'il n'expliquait pas tout. Leur parole a été pour moi quelque chose de très frappant. Et le ton de ces hommes qui avaient retrouvé le Christ pendant la Révolution d'Octobre m'était très proche. Au contraire, j'avais l'impression que les Occidentaux vivaient dans une atmosphère protégée, n'ayant pas eu à affronter le messianisme temporel et finalement le nihilisme de la révolution russe.

NAF : **Est-ce que cela ne pose pas de façon très actuelle le problème politique ? Dostoïevski dont vous parlez tant préfigure Soljenitsyne...**

Olivier Clément : ...dans une autre perspective. Dostoïevski sent que la société est profondément ébranlée mais il existe encore une base stable. Il peut croire au moujik porteur de Dieu. Il explore l'enfer au fond de lui-même tout en se rendant compte (voir **Les Possédés**) que cet enfer qui est en quelques hommes va exploser sur toute la terre.

Soljénitsyne, lui, est celui qui apparaît après le grand déluge et se met à redéchiffrer le bien, le mal, le vrai, le faux — bref des choses simples et fondamentales. Dostoïevski est davantage dans le domaine spirituel, Soljenitsyne dans celui de l'éthique, au grand sens du mot.

NAF : **Les deux hommes nous donnent la mesure du tournant historique que nous vivons. Et ils ne sont pas compris...**

Olivier Clément : C'est vrai. On ne comprend pas que le problème se pose non seulement en termes politiques mais aussi en termes métapolitiques. Si Soljenitsyne n'est pas compris, c'est parce que l'intelligentsia française garde une vision plus ou moins marxiste des choses. Lorsque ces intellectuels sont mis en présence du Goulag, ils ont un mouvement de refus, parce qu'ils ne veulent pas remettre en question Lénine et des pans entiers du marxisme ! Cet effondrement de leurs structures de pensée (ou plutôt d'espérance) les conduirait en effet au nihilisme. Cela prouve que la tâche de relativisation des messianismes politico-temporels doit s'accompagner de la présentation d'un christianisme vivant et renouvelé.

NAF : **L'articulation entre les deux tâches peut-elle se faire facilement ?**

Olivier Clément : Il est certain que, pour nous, le sacré ne peut être le sacré archaïque. Nous ne pouvons le retrouver qu'au travers de la personne telle que la fait apparaître la révélation trinitaire. La personne et son mystère sont inséparables de la communion. Et le sacré peut être destructeur, comme il l'a été dans le nazisme ; il doit trouver sa source ultime dans la communion et le respect de la personne.

Nous, chrétiens, devons demander aux non-chrétiens, marxistes en tête, de renoncer à tout expliquer : les sciences humaines ne peuvent qu'établir un questionnement toujours plus affiné autour du mystère inépuisable de la personne. Si nous demandons cela, nous pouvons exorciser les aspects destructeurs du sacré et en récupérer les côtés indispensables. Ainsi, toute vraie « politique » doit tendre à être créatrice de beauté et de culture.

NAF : **Cela relève-t-il du politique, ou bien d'un renouveau spirituel dont le politique est relativement indépendant ?**

Olivier Clément : Il faut lutter pour un renouveau spirituel créateur. A court terme, nous devons chercher le moindre mal politique jusqu'à ce que le renouveau spirituel soit tel qu'il vienne irriguer la politique. Prenons le cas de la vieille monarchie française : elle est impensable sans la présence de structures qui postulent une présence du spirituel, et sans l'existence d'une autorité spirituelle. C'est cette dernière qui oint le roi et lui donne son caractère sacré fondamental.

Donc, essayons de limiter les dégâts dans l'immédiat, afin de protéger ce renouveau spirituel. Mais essayons aussi de faire en sorte que ce renouveau spirituel fournisse les racines métapolitiques de la politique. Alors quelque chose se passera peut-être, que nous ne pouvons préméditer dès maintenant.

NAF : **Dans ces racines métapolitiques, inscrivez-vous le rapport du père au au fils ?**

Olivier Clément : Ce rapport est capital. Notre société ne connaît que l'horizontalité. Mais la dimension verticale est tout aussi indispensable. Prenons le cas de l'autogestion. Elle est nécessaire. Mais il ne peut y avoir d'autogestion s'il n'y a pas en même temps une dimension verticale, c'est-à-dire une structuration de la société. Il faut donc la dimension paternelle. Car il est nécessaire d'avoir à la fois une élite de rayonnement gratuit et désintéressé et une élite d'encadrement qui se chargerait de maîtriser les données du destin économique et technologique.

Pour moi, cette dimension verticale s'inscrit dans la révélation du Dieu-père, c'est-à-dire d'une paternité qui est autre chose que la relation maître-esclave. Il s'agit d'une paternité libératrice : le père donne l'esprit au fils pour que celui-ci devienne père et créateur à son tour. Et cette paternité libératrice doit être placée à tous les niveaux du politique : une société qui ne crée pas (et ne respecte pas) des êtres devenus paternels à un moment donné de leur destin ne peut pas fonctionner normalement.

En réalité, les deux grands problèmes métapolitiques sont ceux du père et de la mort. Il faut clamer que la mort n'est pas le dernier mot, et proclamer la résurrection. C'est ce que n'osent plus faire trop de clercs catholiques. Et pourtant cette annonce assainirait le politique. En effet, les hommes d'aujourd'hui n'ont d'autre vision que la mort. Ils portent donc l'angoisse de leur finitude, qu'ils projettent sur l'adversaire. Alors tout devient démesurément passionné : c'est l'hystérie de la société de consommation, ou l'attente hystérique d'une société parfaite, d'un messianisme temporel.

NAF : **N'y a-t-il pas place dans cette métapolitique pour l'idée de légitimité ?**

Olivier Clément : Cette idée est extrêmement importante. Elle est assez difficile à cerner mais elle se rattache étroitement à l'idée d'une vraie paternité sacrificielle et libératrice. Il ne peut y avoir de légitimité sans dépassement du simple devenir : l'idée de légitimité me paraît liée à une fécondation du temps par l'éternité. Et la paternité constitue justement cette consécration de l'éternel au-delà du simple changement des êtres. Elle implique une vraie force, une transfiguration de la puissance qui cesse d'être un écrasement pour impliquer un service et une libération.

On a redécouvert récemment la nécessité des arbres. Mais il n'y a pas que les arbres de la terre qui sont indispensables. Il faut qu'il y ait aussi des arbres plongeant leurs racines dans le ciel : ce sont les ermites et les moines. Et il faut des hommes qui soient enracinés dans le sol, qui assument une véritable royauté d'être dans une paternité créatrice, libératrice, solide, stable. C'est autour d'eux que revivra la société. Il est utile que la société comporte des éléments **« fraternels »** autogestionnaires. Mais cela n'abolit pas la nécessité d'une autorité contraignante. Et le vrai père est la seule autorité qui puisse contraindre sans humilier.

Propos recueillis par
GERARD LECLERC.

lire

l'adieu aux armées

Point n'est besoin de présenter le général Gallois aux lecteurs de la NAF. Qui ne se souvient de son précédent livre (1) et de l'entretien qu'il avait bien voulu accorder à notre journal, l'hiver dernier (2) ?

Et qui n'avait été frappé par la clarté de ses analyses et par le réalisme des solutions présentées ?

Ici même, au sein du conseil de rédaction, les explications du général Gallois ont permis de balayer les vestiges de raisonnements anciens et de lever nombre d'interrogations, en particulier sur le service national.

Nos hésitations — voire nos contradictions — en la matière n'étaient pas sans excuses. A suivre les raisonnements des stratèges militaires, à écouter les doctrinaires politiques de la Défense nationale, à tenter de saisir les conceptions du Président de la République, de son Premier ministre et du général Bigeard, on finit par se perdre dans l'entrelacs des idéologies, de la démagogie et des improvisations plus ou moins heureuses. Et ce n'est pas un des moindres mérites de **l'Adieu aux Armées** (3) que de démêler l'écheveau des théories et des pratiques militaires contemporaines.

Tout paraissait pourtant clair au temps de la République gaullienne : le schéma d'une défense articulée autour du nucléaire (avions, fusées, sous-marins), du mécanique (blindés) et des hommes (Défense opérationnelle du territoire) semblait apporter aux problèmes de la sécurité et de l'indépendance militaire une réponse contre laquelle les milieux européo-atlantistes s'évertuèrent en vain. Cependant, comme le montre le général Gallois, le schéma gaullien était déjà un compromis — sans doute nécessaire — entre les exigences réelles de la défense (le nucléaire) et les susceptibilités d'une armée durement éprouvée par le drame algérien. Aussi réalisa-t-on ce qui manquait à la France... en 1939 : des forces blindées et une défense en profondeur du territoire. Après avoir accompli une révolution dans la défense par l'introduction du nucléaire, il fallait donc, de toute façon, en accomplir une seconde au niveau de l'armée traditionnelle, mal à l'aise depuis... 1925. Les vagues successives d'antimilitarisme (de la contestation de la loi Debré aux manifestations d'appelés) la rendent aujourd'hui indispensable.

Et c'est justement le moment où le débat atteint sa complexité maximum. Entre les jacobins nostalgiques de l'An II et les apôtres du désarmement, pas de compromis possible. Mais avec les amiraux, les généraux et les théoriciens de tous grades, quelles combinaisons infinies ! Sans oublier la permanence de la propagande atlantiste et les rêveries européistes... Comment s'y retrouver ?

— par une juste appréciation de ce que nous sommes **et de ce que** nous voulons : il s'agit de prendre la mesure de la France, d'inventorier les moyens de son indépendance, de démontrer qu'elle est nécessaire et possible ;

— par un regard sur l'histoire militaire (et, par conséquent, sur la révolution nucléaire) qui permettra de balayer les vieux mythes (la vertu du nombre, la force des alliances, la nation en armes) ;

— par une analyse lucide de la situation de la France dans un monde dominé par les impérialismes, et dans une Europe où l'U.R.S.S. risque, ces prochaines années, de peser d'un poids plus lourd.

Méthode qui permet au général Gallois d'en finir avec les nostalgies politiciennes et les rêveries militaires (qui sont l'alibi de la routine et du corporatisme) en faisant apparaître la nécessité d'une force de dissuasion servie par une simple « force de métier ».

Proposition révolutionnaire, parce qu'elle tire enfin toutes les conséquences du phénomène nucléaire et parce qu'elle s'attaque directement à l'institution militaire.

D'où la nécessité d'une révolution politique : à propos de l'U.R.S.S., le général Gallois montre que la permanence du pouvoir soviétique a permis à ce pays d'avoir aujourd'hui la première marine du monde. La défense de la France a également besoin de cette continuité. Mais il lui faut ausi l'indépendance du pouvoir politique, sans laquelle il ne sera jamais possible de dire adieu aux armées de papa.

B. LA RICHARDAIS.

(1) **La Grande Berne** (Plon).
(2) Naf N° 218.
(3) Albin Michel.

une invention moderne

FAMILLES
JEAN-LOUIS FLANDRIN
parenté, maison, sexualité dans l'ancienne société

En écrivant « Familles » (1), Jean-Louis Flandrin vient de faire faire un pas décisif à l'étude d'une cellule dont le rôle sous l'Ancien Régime était finalement notablement différent de celui qu'elle joue aujourd'hui.

Ses conclusions complètent et approfondissent la magistrale étude de Philippe Aries parue voici seize ans et rééditée récemment en format de poche (2).

Qu'est-ce que la famille pour un homme ou une femme en 1976 ? Avant tout une cellule affective réunissant le couple et ses enfants. Il n'en allait pas de même sous l'Ancien Régime. La famille était alors avant tout une cellule économique.

Dans cette France de paysans le problème principal était de transmettre les patrimoines fonciers... et de ne pas les émietter. A ce problème, des solutions fort diverses étaient apportées : frérèches (3) et familles à plusieurs noyaux conjugaux du Languedoc au XVI[e] siècle ; réduction de la part d'héritage dévolue aux cadets ; placement d'une partie des enfants des familles les plus pauvres comme domestiques chez de riches fermiers ce qui évitait d'avoir à les doter ; maintien de frères et de sœurs dans l'état de célibat sur la parcelle de terre paternelle.

La cellule familiale terrienne était dirigée par un chef tout-puissant : mari ou frère aîné en cas de décès du père. Elargie aux ascendants, aux cadets célibataires ou aux oncles et tantes elle fournissait à l'enfant une structure de sociabilité certes plus vaste que l'actuelle famille couple. Supériorité donc de la famille souche chère à Le Play sur la famille individualiste de maintenant ? Pas si vite !

L'existence d'un tissu humain plus dense était contrebalancée par une certaine pauvreté des rapports affectifs : le trop grand nombre d'enfants qui risquait toujours de morceler la terre était redouté et les derniers-nés considérés comme des intrus. On les mettait en nourrice ce qui augmentait sérieusement leurs chances de mourir en bas âge !

C'est avec la Réforme catholique dont les effets se font sentir surtout après la Fronde que le prix attaché à l'enfant (et à l'épouse !) grandit. Les manuels des confesseurs font ressortir au XVIII[e] siècle que l'on attend des parents et des enfants plus d'affection les uns pour les autres. Au contraire les manuels de la Renaissance limitaient l'application du quatrième commandement à des gestes formels de respect de la part des enfants, de protection et d'éducation de celle des parents.

Ce souci de l'enfant explique — au moins autant que la montée de l'immoralité décrite par les pamphlétaires traditionalistes — la contraception qui apparaît au milieu du XVIII[e] siècle. Conséquence inattendue de la réforme post-tridentine !

N'idéalisons donc pas trop le vieux modèle patriarcal. Un juste milieu doit être tenu entre le refus panique de la vie du couple replié sur lui-même façon 1976 et la paternité mécanique et sans joie vécue dans la famille élargie du XVI[e] siècle. C'est par-là que passe aujourd'hui une politique de la famille. Nous aurons l'occasion d'y revenir.

Jean-Pierre LEBEL.

(1) **Familles : parenté, maison, sexualité dans l'ancienne société.** Jean-Louis Flandrin. Ed. Hachette.
(2) **L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien régime.** Philippe Aries. Coll. « Points ». Ed. Le Seuil 1975.
(3) Les frérèches étaient des communautés d'exploitation associant plusieurs frères, leurs épouses et leurs enfants.

la tentation des ultras

« La défiance est la nourrice de toutes les factions. »
Henri IV (7 mars 1597)

Poursuivant le parallèle qu'il a esquissé dans son dernier article à propos du cinquantième anniversaire de la mort du duc d'Orléans, Philippe Vimeux examine l'idée qui guide l'action des Princes et des Royalistes.

La France fut, est et sera toujours « *un pays de mesure, d'équilibre et d'humanisme, mêlés à un conservatisme routinier, à un goût désastreux de la division dans laquelle les Français se complaisent à vivre* ». Par là, le Comte de Paris prend acte en 1976 de la variété du tempérament français. Ce vieux fond d'anarchisme ou d'individualisme peut engendrer de saines diversités qui sont autant de richesses... mais aussi l'occasion d'antagonismes et de luttes paralysant le développement harmonieux de la nation.

« *L'avers et le revers du caractère des Français appellent l'arbitrage, la continuité et un pouvoir exécutif fort et respecté qui incarne les vertus qui leur sont chères et qui soit à l'image de leur idéal humain, social et national.* » Aujourd'hui encore, pour composer les antagonismes stériles et pour promouvoir un projet politique, le Comte de Paris propose de reprendre — avec le concours de tous les Français — la grande aventure capétienne.

UN ROI POUR TOUS

« *C'est avec tous les Français que j'entends gouverner* », affirmait le duc d'Orléans au plus fort de l'Affaire Dreyfus (1) ; « *tout ce qui est national est nôtre, et c'est sans crainte, sans arrière-pensée, que je m'adresse à tous les vrais Français, n'ayant rien à redouter d'aucun concours, de quelque point de l'horizon politique qu'il puisse me venir.* » (2)

Et le Comte de Paris expose à son tour la doctrine royale : « *Située par nature au-dessus des clans, des intérêts particuliers, la monarchie est l'institution la plus apte à la fois à conserver et à faire progresser un pays chargé d'histoire comme le nôtre. Sa mission innée, essentielle, sa raison d'être est la justice et l'arbitrage. Elle a le souci constant des faibles et des opprimés et ne se reconnaît d'ennemis que les ennemis du peuple.* » (3)

On pourrait objecter que j'allie des textes visant deux situations bien distinctes : la monarchie à instaurer, la monarchie à exercer. Les prétendants répondent alors d'eux-mêmes : on ne saurait faire s'exercer les bienfaits des principes monarchiques, si le processus d'accession au pouvoir a constamment nié — et donc ruiné — ces mêmes principes.

Le duc d'Orléans, comme le Comte de Paris se sont employés à illustrer la monarchie comme réconciliation nationale. Henri IV proclamait : « *Je n'épouse point les passions de personne* » (4) et « *les Rois sont établis pour rendre justice, et non pour entrer dans les passions des particuliers.* » (5) Ainsi, depuis près de cinquante années, le Comte de Paris s'efforce d'appliquer ces mêmes principes fondamentaux de la monarchie : « *La Couronne, symbole de l'Institution, ne peut à notre époque jouer efficacement son rôle qu'en évitant de se mêler aux querelles des factions, des doctrinaires et des intérêts particuliers, en ne prenant pas parti pour ce qui divise et détruit la nation, mais en portant témoignage de ce qui l'unit et exalte son âme collective.* » (6)

DE LA LIGUE...

La référence à Henri IV est d'autant plus utile à notre propos que c'est au moment des guerres de religion et avant même l'époque révolutionnaire que naît la clivage droite - gauche.

Face à Henri IV protestant, les « super-catholiques » de la Ligue n'hésitaient pas à s'allier aux Espagnols en un immense parti de l'Etranger, à ravager la France pour imposer leurs convictions et à faire la théorie du tyrannicide. Ainsi se forme un parti « ultra » et violemment antimonarchique.

Heureusement, Henri IV fut un fin politique, qui se convertit au catholicisme de son plein gré. Comme le souligne Bainville, « *il entendait ne devoir la couronne qu'à la légitimité et ne laisser la monarchie dépendre de rien ni de personne, ni de la religion, ni du pape, ni de l'autorité usurpée par une ligue* ». Le Parti de l'Etranger avait finalement été joué, et Henri IV put donner onze ans de paix intérieure et de concorde civile à la France.

Ainsi Henri IV, qui reconquit son pays contre la Ligue tout en se convertissant préserva-t-il l'indépendance de la Couronne tant à l'égard de la « droite » catholique que de la « gauche » protestante.

...A L'ULTRACISME

Les *Ultras* n'en disparaissent pas pour autant, dont les intrigues jalonnent XVII[e] et XVIII[e] siècle. Après la chute de la monarchie, pourtant, c'est une nouvelle race d'*ultras* qui naît avec les « *ultra-royalistes* ».

Il n'existe en effet, tant que vit la royauté, ni parti ni mouvement royaliste à proprement parler. Tant que le Roi règne, les distinctions s'opèrent sur le loyalisme seul.

Comme le souligne le Comte de Paris, « *l'apparition d'un parti royaliste annonce la fin de la royauté ; une majorité dynastique est contraire à la nature même de la monarchie* ». (7)

Ce qu'il faut appeler « *l'ultracisme* » est une attitude proprement politique née à partir de 1789, et reparue spécialement sous Louis XVIII et Charles X. Il s'agit de royalistes qui se veulent plus royalistes que le Roi et jugent ce dernier à travers le prisme d'une doctrine idéale.

A la limite, le Roi n'est plus qu'un rouage d'une mécanique, la clef de voûte d'un édifice, une technique et non plus une personne humaine : on en arrive à la limite à la « monarchie sans roi ».

Les Emigrés parlent au nom du Roi, s'allient avec un gouvernement étranger, font office de provocateurs, dont les provocations stupides tuent le Roi aussi sûrement que l'échafaud des révolutionnaires.

Avec la *Restauration* s'installent ces *Ultras* qui jaugent le Roi et jugent de sa politique à l'aide de la « vraie doctrine » royale qu'ils s'estiment posséder dans celle de messieurs Bonald et Maistre, par exemple. Ces Chateaubriand et consorts donnent en fait naissance au régime parlementaire le plus insensé. La Chambre de 1816, Chambre « d'extrême droite », entre en conflit avec le Roi. Quant à la gauche de l'époque, au parti libéral, sa querelle est antidynastique.

On sait que l'assassinat du duc de Berry en 1820 força la réconciliation de la monarchie avec les *ultras*, sous prétexte d'un danger « révolutionnaire ». Etait-ce une erreur de parcours ou bien la nouvelle situation obligée de la monarchie restaurée ?

Tentation permanente d'une partie des royalistes, qui font du Roi leur chose, l'*ultracisme* se retrouverait certes chez beaucoup de Français aux quatre coins des horizons politique et confessionnel. Mais c'est une tentation trop grave dans notre combat, pour que nous ne la dénoncions pas au nom même de l'essence vraie de la Monarchie.

Nous pourrions analyser l'histoire de la dérive de certaines mentalités dites « royalistes » au cours du dernier siècle. Nous y verrions un pessimisme foncier qui se traduit par la peur et la défiance, défiance à la fois envers le Prince et envers les peuples de France.

Ph. VIMEUX

(1) Discours de San Remo : 22 février 1899.
(2) 31 janvier 1900.
(3) Entre Français, p. 220.
(4) 1586.
(5) 1590.
(6) Bulletin : 9 juin 1952.
(7) Préface aux Mémoires de Louis-Philippe, p. XX.

art

max ernst

Avec la mort de Max Ernst le 1er avril 1976, c'est une des époques les plus inventives que l'histoire de l'art ait connue qui s'estompe : celle des années qui précèdent et qui suivent la guerre de 1914.

Max Ernst est tout d'abord marqué par le dadaïsme. En tant que militant il représente le mouvement à Cologne. Le dadaïsme c'est la révolte contre le massacre de la guerre, contre tout ce qui cherche à la justifier, contre la science et la technique qui se mettent au service de la destruction, contre l'art enfin que vénèrent ces hommes qui s'entretuent. Ernst aux côtés de Marcel Duchamp et de Picabia fait l'apologie de l'absurde et du non-sens. De là des œuvres qui se veulent incohérentes.

Mais très vite le stade de la négation est dépassé, et si Ernst reste méfiant à l'égard de la logique et de la raison c'est qu'il leur oppose la fécondité de l'irrationnel sur lequel Freud vient de diriger les regards. Comme ses contemporains surréalistes (Eluard, Aragon, Breton), il cherche à explorer et à exploiter le subconscient d'où l'importance accordée aux états hynoptiques, aux rêves et aux hallucinations. Ernst s'adonne d'abord aux collages, se servant d'images pour en composer d'autres, puis au frottage dans lequel les objets qui laissent leur trace ont perdu leur qualité propre, métamorphosés en images fantastiques. Il compose l'étrange avec des éléments qui appartienent à la réalité ordinaire. Deux de ses précurseurs lui ont donné le goût de ce genre d'image : le peintre Chirico et le poète Lautréamont. Mais l'étrange et l'insolite s'ils attestent d'abord l'influence de Chirico deviennent plus personnels et se démarquent ensuite de ceux de ses contemporains, notamment du délire agressif de Dali.

On ne peut pas conclure que sa peinture soit un phénomène de décadence et comme aurait dit Nietzsche de vie « appauvrie », ou encore qu'elle n'ait rien à apprendre à l'homme accompli. Un certain hermétisme est toujours à vaincre, un certain langage à comprendre. Ainsi dans Balzac quand meurt Frenhofer qui veut exprimer la vie par les couleurs seules, ses amis ne trouvent qu'un chaos de couleurs, de lignes insaisissables : une muraille de peinture. Il est facile d oter tout sens au langage et aux actions, de les faire apparaître comme absurdes si on les regarde d'assez loin. C'était le procédé de Voltaire dans « Micromégas ». Reste à comprendre cette autre merveille que, dans notre monde absurde, le langage et les conduites ont un sens pour ceux qui parlent et agissent.

Tout langage possède un sens. Quand Ernst peint des visions qui montent de son subconcient, exprimant ses désirs et ses obsessions, il veut peindre le surnaturel à l'état brut. Mais la liberté de création qui se fait jour en lui ne rompt pas ses liens avec le monde. On peut interpréter l'œuvre d'Ernst en fonction de ses fantasmes : l'oiseau, la vie, la mort... Tout comme on a essayé d'expliquer l'œuvre de Vinci en fonction du fantasme du vautour. On peut bien sûr triompher de la psychanalyse mais sur papier seulement. Car les suggestions des psychanalystes si elles ne peuvent jamais être prouvées ne peuvent pas davantage être éliminées. Rappelons-nous la phrase de Malraux : « Toute création est à l'origine la lutte d'une forme en puissance contre une forme imitée. » L'angoisse reste intensément présente dans les toiles d'Ernst. Son « Europe après la pluie » est une image de désolation. Il y a dans toute son œuvre une tentative d'effrayer puis de dépayser le spectateur.

L'artiste selon Balzac ou selon Cézanne ne se contente plus d'être un animal cultivé, il assume la culture depuis son début et la fonde à nouveau, il parle comme le premier homme a parlé et peint comme si l'on n'avait jamais peint. Toute l'œuvre d'Ernst est là.

Hubert CHARPENTIER

naf forum

non à la modération

« Je voudrais par cette lettre vous convaincre de changer le style du journal, et ceci pour plusieurs raisons que voici :

1) Le discours politique actuel, émoussé, dépassionné, style « entretien au coin du feu », style E.N.A. - Sciences Po est un moyen pour le système d'endormir l'opinion dans un ronron quotidien. Le fait politique scandaleux non décrié avec violence mais commenté avec froideur perd de son caractère scandaleux. Les dispositions à la révolte, même passagère, d'une partie de l'opinion face à un événement, diminuent considérablement par la succession de faits « inadmissibles », admis, déversée avec douceur sur les ondes et dans les colonnes des quotidiens et hebdomadaires. La caste politique au pouvoir utilise très fréquemment l'assimilation passionné-extrémiste ou l'équation sérieux = langage modéré. Il ne faut pas être complice de cette méthode d'asservissement de l'opinion, il ne faut pas se laisser imposer un style.

2) La N.A.F. est un journal politique qui doit laisser transparaître entre ses colonnes la vie d'un mouvement d'action politique. La vocation du journal est multiple : **commenter** l'événement (ceci est en général très bien fait dans la N.A.F.), **éduquer** le lecteur en lui donnant une méthode d'analyse. Mais aussi et c'est très important **convaincre** le lecteur occasionnel. Ceci implique qu'il faut l'accrocher par le réalisme des analyses (contrastant avec les analyses idéologiques) mais aussi qu'il faut le motiver en lui montrant qu'au delà des feuilles du journal, il y a des militants qui se battent avec passion. Enfin il faut entretenir le dynamisme de ceux qui militent chaque jour en leur apportant par l'intermédiaire du journal, l'appui de lecteurs non engagés encore. Un journal n'est pas un monologue mais un dialogue pour le combat et le progrès des idées. Il doit s'appliquer à catalyser l'action politique et les motivations des lecteurs. C'est pour cela que la vente à la criée du journal, si elle est bien étudiée et définie, remplit parfaitement son rôle de témoignage d'une action politique.

Conclusion : bien sûr il ne faut pas tomber dans l'excès inverse du journal à scandale, à révélations sensationnelles, perpétuellement coléreux. L'opinion s'exprime vite alors par le désespoir ou la colère rentrée et impuissante. Il faut savoir donner à l'opinion les moyens de sa colère. Il ne faut donc pas non plus beugler sur n'importe quoi parce que ceci est scandaleux. Il faut tenir compte des axes de la stratégie politique. Mais il faut réveiller l'opinion, pour briser le ronron sécurisant des éditorialistes de tous bords. Il faut exploiter l'événement, ne pas avoir peur d'employer de bons slogans si l'on a pris la précaution de faire figurer dans le même journal un article de fond, solidement structuré dans son analyse (donc mélange des genres). Il ne faut pas se faire enfermer dans le ghetto des modérés, désabusés.

En vous rappelant qu'on ne recrute pas que sur des analyses rigoureuses, je vous demande d'être **plus nerveux.**

L.-T. M. (St-Etienne).

demande de documentation

Si ce numéro vous a intéressé, si vous désirez avoir plus de renseignements sur la Nouvelle Action Française, sur ses idées, ses activités, les livres et brochures qu'elle a publiés, remplissez le bulletin ci-dessous **sans engagement de votre part.**

Nom : ..... Prénom : .....

Année de naissance : ..... Profession : .....

Adresse : .....

.....

désire recevoir, **sans engagement de ma part**

— une documentation sur la N.A.F.
— un abonnement gratuit d'essai de deux mois au journal.

Bulletin à retourner : N.A.F., 17, rue des Petits-Champs, 75001 Paris.

la n.a.f. en mouvement

communiqué de la fédération royaliste de bretagne

Nantes en Bretagne. Ce sera le thème principal de la Fête de l'Unité de la Bretagne, qui se déroulera à Nantes, le 25 avril prochain. Face aux manœuvres d'un régime technocratique et centralisateur qui veut diviser le peuple breton en remplaçant l'entité véritable qu'est la Bretagne historique par des « régions » fabriquées de toutes pièces (les pays de Loire), et n'ayant aucune réalité, la Fédération Royaliste de Bretagne invite tous les royalistes de Bretagne à soutenir cette manifestation activement. Suivant l'esprit des organisateurs, cette manifestation doit échapper à tout esprit partisan, et ne doit laisser place à aucun slogan politique. La FRB entend suivre cette règle strictement.

La FRB rappelle à cette occasion qu'elle se joindra toujours aux citoyens en lutte contre les mesures antipopulaires du gouvernement irresponsable d'un régime qui ne peut que tuer toutes les libertés, y compris les plus élémentaires.

●

Signalons que la Fédération Royaliste de Bretagne publie régulièrement un bulletin « Le courrier royaliste de Bretagne » (envoi d'un spécimen contre trois timbres et abonnement 20 F par an — chèque à l'ordre de Mlle de Prunelé — à adresser à la F.R.B., 16, rue de Châteaudun, 35000 Rennes).

Oui, décidément nous pouvons toujours faire confiance à nos lecteurs. Les réponses à notre appel continuent à arriver nous permettant d'assurer nos échéances immédiates.

La N.A.F. gêne, notre indépendance déplaît à certains et « on » a mis le paquet pour nous faire taire : en moins d'un an le pillage de nos locaux, une tentative de cambriolage au domicile de Gérard Leclerc, deux attentats dont les conséquences auraient pu être dramatiques.

Mais ceux qui veulent nous détruire ont oublié deux choses :

1° « On ne tire pas au canon contre des idées » et ni les bombes, ni les attentats, ni les agressions ne nous feront changer d'un pouce et nous continuerons notre combat quoi qu'il nous en coûte. Qu' « on » se le dise !

2° Nous ne sommes pas seuls et derrière les dirigeants de la N.A.F., il y a nos militants et nos lecteurs qui, eux non plus, ne se laissent et ne se laisseront pas faire. Les réponses à notre appel le prouvent s'il en était besoin.

Les événements ont bousculé les prévisions financières que nous avions établies et il est encore trop tôt pour que nous puissions vous indiquer nos besoins avec précision. Mais *n'attendez pas* pour nous envoyer votre souscription, pour montrer aux salauds et aux lâches notre résolution de mener à bien la tâche entreprise.

Yvan AUMONT.

P.S. — Adressez vos dons à la N.A.F. C.C.P. Paris 193-14 Z en précisant « pour la souscription ».

Ph. Lejay : 60 F. - J. Durand : 40 F. - Anonyme Val-d'Oise : 180 F. - J.-P. Patin : 10 F. - P.L. : 50 F. - A. Peyrefitte : 50 F. - Renaud-Fournier : 450 F. - Anonyme Finistère : 500 F. - Ph. Duroy de Blicky : 50 F. - M. Dubois : 200 F. - Anonyme Reims : 30 F. - Abonné 2866 : 50 F. - J.-M. Lack : 100 F. - M. Deveze : 100 F. - P. Grover : 50 F. - D. Deswarte : 50 F. - Anonyme Niort : 100 F. - F. Charriol : 100 F. - Anonyme 93 : 100 F. - J. Ebstein : 250 F. - J. Lenain : 50 F. - M. Desaubliaux : 60 F. - H. de Froberville : 25 F. - Anonyme Chatou : 1 000 F. - H. de Monneron : 500 F. - G. Bosc : 50 F. - M. Henra : 50 F. - Ph. Minoret : 250 F. - Anonyme 14e : 100 F. - Anonyme Nord : 30 F. - J. Chailley : 50 F. - S. Hallepee : 20 F. - Ph. Vergne : 20 F. - Anonyme Côtes-du-Nord : 200 F. - D. Matton : 100 F. - Mlle Lacour : 20 F. - M. Xicluna : 300 F. - G. Chaigneau : 100 F. - Mlle Sylvestre : 40 F. - Mme F. Gelin : 100 F. - Mlle N. Mounier : 50 F. - M. Brejon de Lavergnée : 100 F. - A. Langlois : 100 F. - Mlle M. Giraud : 100 F. - L. Meunier : 100 F. - J. Apler : 20 F. - J. de Guibert : 100 F. - J.-P. Pianet : 50 F. - Commandant Buffet : 200 F. - M. Namont : 100 F. - Anonyme Loire-Atlantique : 120 F. - J. Pidancet : 10 F. - B. Malaterre : 70 F. - G.D. (Gers) : 50 F. - J.-P. Patin : 10 F. - J.-L. Vigier : 200 F. - J.G.V.R. : 150 F. - H. Broussolle : 50 F. - Anonyme Alpes-Maritimes : 30 F.

Total de cette liste : 7 195 F.
Total précédent : 32 826 F.
Total général : 40 021 F.

CALENDRIER POLITIQUE

Jeudi 15 avril. — Réunion du Comité Directeur consacré aux élections municipales.

Mercredi 21 avril. — Mercredi de la N.A.F. à Paris.

Jeudi 22 avril. — Fête pour le 5e anniversaire de la N.A.F.

Samedi 24 et dimanche 25 avril. — Session d'études Bourgogne - Franche-Comté avec Gérard Leclerc et Bertrand Renouvin.

Mardi 27 avril. — Réunion à Nantes avec Philippe Vimeux.

Mercredi 28 avril. — Mercredi de la N.A.F. à Paris.

Jeudi 29 avril. — Réunion du Comité Directeur.

Vendredi 30 avril. — Réunion de la section du 15e.

Samedi 1er et dimanche 2 mai. — Session « Etat de siècle » organisée par l'Agora.

Mercredi 5 mai. — Mercredi de la N.A.F. à Paris.

Dimanche 9 mai. — Journée champêtre des Fédérations de Paris et de Normandie près de Rouen.

à lire

— **Un autre Maurras,** par Gérard Leclerc, précise la part essentielle d'une pensée trop souvent méconnue et justifie les liens qui nous unissent aux aspects créateurs de l'œuvre du philosophe royaliste.

— **Le Comte de Paris ou la passion du présent,** par Philippe Vimeux, fait découvrir aux royalistes la véritable personnalité d'un prince dont aucun ouvrage n'avait, jusqu'à ce jour, étudié la pensée et l'action.

Un autre Mauras : 30 F (franco 32 F).

Le Comte de Paris ou la passion du présent : 26 F (franco 28 F).

Commandes au journal ou au Centre d'Etudes de l'Agora, 29, av. Trudaine, Paris-9e. Règlements à l'ordre de l'I.P.N. - CCP La Source 34 874 76 A.

bulletin d'abonnement

Les abonnés de la N.A.F. reçoivent en supplément, « La lettre de la N.A.F. », publication bi-mensuelle qui leur est spécialement destinée et qui paraît en alternance avec le journal.

Je souscris un abonnement d'essai de trois mois (20 F), 6 mois (40 F), un an (70 F), de soutien (120 F) (*)

NOM : ..... **Prénom :** .....

Adresse : .....

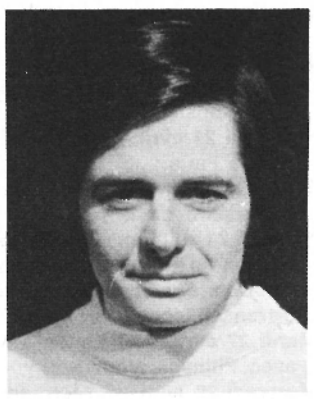
Profession : ..... **Année de naissance :** .....

(*) Encadrez la formule de votre choix.

C.C.P. NAF 193-14 Paris

naf 17 rue des petits champs 75001 PARIS

éditorial



par bertrand renouvin

nos cinq ans

Ce mois-ci, la N.A.F. a cinq ans. Ce n'est peut-être pas un événement. Mais c'est une fin de période propice à une réflexion sur la « Nouvelle Action Française » c'est-à-dire sur ce journal et sur la communauté militante dont il est l'expression.

Une réflexion et non pas l'histoire attendrie des « débuts héroïques » ou des « bons et des mauvais jours ». Nous avons dit, autrefois, les raisons fondamentales qui nous avaient conduits à fonder la N.A.F. Il n'est pas question d'y revenir et d'engager aujourd'hui une polémique à laquelle nous nous sommes toujours refusés. Quant à notre histoire, elle est marquée de trop de textes (livres, tables rondes) pour qu'il soit nécessaire d'en rappeler une fois encore les faits saillants.

LE « CHANGEMENT »

Que dire, alors, que répondre à la fois aux interrogations des militants et des lecteurs anciens et nouveaux ? Peut-être est-il possible, en mêlant les questions de fond aux préoccupations stratégiques, d'amorcer une réflexion sur notre « changement » — pour reprendre un mot à la mode.

Car il est vrai que la N.A.F. a changé. Et certains se sont éloignés, en nous en faisant grief : il leur est facile de brandir des textes des « vieux maîtres » qui disent les choses autrement (voire d'autres choses) ou de rappeler nos jugements d'hier pour montrer combien ils sont contradictoires avec ceux d'aujourd'hui. Classique et d'une facilité extrême, le procédé peut s'appliquer à tous les mouvements politiques et à toutes les écoles de pensée : au parti communiste comme à l'Action Française... C'est d'ailleurs le propre de toute communauté intellectuelle et politique que de connaître des évolutions, des remises en cause et même des révolutions internes : elle ne traduit pas un défaut de logique ou le machiavélisme de ses dirigeants mais le mouvement même de la vie. Et l'inquiétude surgit lorsque les communautés se figent sur des rites et se coulent dans un dogme. Ainsi les partis communistes staliniens et, dans une certaine mesure, l'Action Française à sa fin.

Nous n'avons donc pas de complexe à avoir face à ceux qui, sur la foi de quelques mots, nous accusent de « trahison », ou qui, au vu de nos prises de position politiques, prétendent que nous avons « tourné notre veste ». Si la N.A.F. a changé, ce n'est ni par hasard, ni par calcul, ni par basse démagogie, mais pour trois raisons principales :

— D'abord parce que la N.A.F. n'est pas un système idéologique clos, fondé sur des livres sacrés et perpétué par la cohorte des grands prêtres et des inquisiteurs, mais une aventure intellectuelle. « Aventure » ? Oui, si l'on entend par ce mot la volonté d'approfondissement et le goût de la découverte et non la fuite, une fuite hagarde en dehors de tous chemins et vers n'importe quel aboutissement, sans guides ni repères.

— Ensuite parce que la N.A.F. n'est pas une secte politique repliée sur elle-même, mais une communauté militante plongée dans mouvement même de la vie. Vie politique, depuis les présidentielles, même si on nous qualifie de « marginaux » parce que nous refusons de rejoindre un des deux camps. Vie économique et sociale parce que les militants royalistes ne sont ni des adolescents en crise, ni des demi-soldes, mais des hommes et des femmes de notre temps — sans qu'ils acceptent pour autant les idées et les systèmes dominants.

— Enfin parce que la société dans et contre laquelle nous luttons a changé depuis la fondation de la N.A.F. — et plus encore depuis que Charles Maurras écrivait les livres qui restent cependant, pour l'essentiel, d'une étonnante actualité. Je ne redirai pas aujourd'hui les causes des transformations que nous observons dans la caste dirigeante ou dans le monde contemporain : c'est une des missions de ce journal que d'y être attentif, non pour le plaisir gratuit de l'analyse, mais pour que notre action ne risque pas de se trouver en porte à faux.

TROIS EXEMPLES

Prenons quelques cas particuliers :

La N.A.F. n'étant pas un système idéologique clos, il est normal que l'esprit maurrassien initial s'enrichisse d'apports nouveaux (Bernanos, par exemple) et, au contact de ceux qui nous font l'amitié de suivre la N.A.F. avec sympathie (Pierre Boutang, qui présentera bientôt son dernier livre dans ces colonnes) s'affine au cours d'un débat intellectuel permanent. Si cet itinéraire est considéré comme une dilution, il faut dire de tous ceux qui marchent qu'ils se perdent !

Parce que la N.A.F. n'est pas une secte politique hors du temps et du monde, elle est en train d'acquérir une consistance et une diversité sociologique que permettent une prise plus directe sur les luttes d'aujourd'hui. Parce que la N.A.F. est une communauté vivante, elle est en mesure d'accomplir, chaque fois que c'est nécessaire, des révolutions internes : ainsi le bouleversement actuel de nos structures qui permettra une véritable participation militante.

Parce qu'elle vit dans une société en transformation, la N.A.F. est obligée d'infléchir sa critique et de modifier sa tactique en fonction des changements observés. Il est néfaste, par exemple, de critiquer le Parti communiste comme on le faisait il y a trente ans et de prendre pour des compliments les critiques décisives que nous lui adressons (absence de projet révolutionnaire, contradictions dans le programme).

UNE FIDELITE CREATRICE

On peut toujours discuter de la sympathie de la N.A.F. pour tel représentant de l'intelligentsia, de sa tactique actuelle et de la justesse de ses analyses conjoncturelles. Nous revendiquons le droit à l'erreur, puisqu'il n'y a parmi nous ni Pape, ni « Big Brother ». Mais il ne paraît pas sérieux de contester notre fidelité à l'essentiel.

— Fidélité à l'essentiel de la pensée maurrassienne, telle que Gérard Leclerc nous l'a révélée dans « Un autre Maurras », par-delà toutes les hagiographies, toutes les caricatures, toutes les mutilations. Fidélité créatrice, sans cesse enrichie, qui ne nous empêche pas d'accueillir des camarades venus à la monarchie par d'autres chemins.

— Fidélité à nos engagements fondamentaux : défense de l'indépendance de la nation aux côtés de tous les patriotes, nécessité d'une révolution économique et sociale, refus de la guerre civile en situant la N.A.F. par-delà la droite et la gauche.

— Fidélité au projet royaliste et approfondissement de cette fidélité puisque désormais notre projet a pris un visage et devient possible par la légitimité profonde d'un Prince qui peut être demain le recours de la nation toute entière.

Une fidélité qui n'est pas exclusive de l'esprit de dialogue, de liberté et de révolution : voilà ce que représente aujourd'hui la N.A.F., le reste n'étant qu'anecdotes et procès d'intentions. Nos adversaires ne s'y sont d'ailleurs pas trompés, qui tentent d'étouffer par tous les moyens cette fidélité essentielle. C'est pourquoi après la conquête de notre identité intellectuelle et politique, il s'agit de donner à la N.A.F. une assise matérielle plus solide. Ce serait vraiment trop bête, si notre projet tournait court pour une question d'argent.

Bertrand RENOUVIN